



le web de l'économie

LIVRE -

L'économie-fiction

[29/06/07]

Romans et BD prennent pour cadre l'entreprise et le monde économique.

Qu'est-ce que c'est que ce montage fiscal ? C'est toi qui a mis cela en place ? C'est quoi ce bordel ? », lit-on à la page 176 de « OEuvre à la financière ». « Et que deviendra la dette obligataire convertible ? », lance Didier Groendael, un des méchants de l'histoire, deux pages plus haut. Il y en a comme cela pour 500 pages d'aventures du haut de bilan, du bas de bilan et autres « due diligences ». Dans cet univers qui doit sembler aussi exotique qu'une forêt vierge impénétrable aux non-lecteurs des « Echos », les frôlements de l'amour et de l'amitié viennent parfois ajouter un zeste d'humanité, voire d'érotisme tempéré : « Quand elle se tourna pour se baisser et entrer dans le taxi, il ne put s'empêcher de porter un regard sur la courbe de son postérieur. »

Le plus étonnant, c'est que ça se lit. En nous racontant méthodiquement le processus d'acquisition d'une entreprise en difficulté par un fonds d'investissement sur le mode de la fiction, l'auteur, Tancredi Alexandre (c'est le pseudonyme d'un professionnel du conseil aux entreprises en difficulté), nous fait entrer pendant des dizaines de pages dans un sujet qui serait infiniment plus indigeste sur le mode de l'essai.

Les enfants de Zola

Il faut se rendre à l'évidence : l'économie, la vie des entreprises, l'argent sont devenus matière à fiction. Car ce livre, arrivé sur notre bureau il y a quelques jours, est loin d'être isolé. Certes, depuis le « César Birotteau » de Balzac ou « L'Argent » de Zola, des auteurs isolés ont épisodiquement situé des fictions dans le cadre d'une entreprise. En 1974, ce fut le succès de « L'Imprécateur », de René Victor Pilhes. Plus récemment, « Les Echos week-end » ont évoqué l'oeuvre importante de Michel Vinaver, ancien PDG de Gillette France, qui a beaucoup écrit pour le théâtre (20 juin 2003). Mais désormais, c'est d'une véritable tendance qu'il s'agit.

Cet automne, on a déjà pas mal parlé de « Une fille dans la ville », roman d'autofiction où Flore Vasseur, jeune HEC et ex-entrepreneur de la net économie à New York, raconte les tribulations d'une jeune femme qui lui

ressemble, dans la « bulle », et les frénésies du XXe siècle finissant. Nous avons déjà évoqué il y a peu, dans « Les Echos week-end », « Radiation » - un court « docu-fiction » - dans lequel Guy Tournaye, lui aussi « bac+ 6 » et ancien élève d'une école de commerce, s'inspire de sa propre expérience pour raconter sur le mode de la fiction sarcastique la survie confortable d'un jeune homme qui ne croit pas à la « valeur travail ». Egalement arrivé il y a quelques jours chez les libraires, « Le monde est à nous », qui revendique son appartenance au genre du roman, est l'oeuvre d'une journaliste, Sophie Coignard, et d'un éditeur, Alexandre Wickham. C'est un document romancé (par moments roman à clef) sur le monde des ultra-riches et les relations entre le nouveau pouvoir - celui des dirigeants de grandes entreprises - et l'ancien - celui des politiques.

Cette énumération de livres parus ou à paraître qui font voyager notre imagination dans un monde naguère réservé aux essais, aux documents ou... aux pages des « Echos » n'est pas exhaustive. Les éditeurs sont à l'affût de ce type de manuscrit. Alexandre Wickham, édité chez Fayard, mais éditeur chez Albin Michel, en cherche. Philippe Sollers, qui publie Guy Tournaye chez Gallimard, est prêt à récidiver et a déjà quelques livres de la même veine sous le coude. « *Imaginez qu'Alain Minc nous fasse un roman* », lance-t-il, gourmand, à la fin de notre conversation. Les lecteurs semblent prêts à suivre. « *Ce genre de romans se vend moins bien que les documents, qui ont une bonne couverture de presse, mais mieux que la plupart des romans* », précise Alexandre Wickham, qui a déjà publié avec Sophie Coignard documents (« La Nomenclatura française ») et romans (« Mafia chic »).

Pourquoi une matière réputée ennuyeuse est-elle devenue excitante ? Il suffit sans doute d'observer l'évolution des « unes » de la presse sur trente ans pour répondre. Les grands faits divers qui faisaient vendre « France Soir » et alimentaient l'imaginaire des lecteurs de romans policiers ont été souvent remplacés par des histoires de « parachutes dorés » mirobolants et de « pilules empoisonnées » verrouillant le contrôle des entreprises. La transgression du VIIIe commandement - « *Tu ne voleras point* » - excite désormais presque autant que celle du VIe - « *Tu ne tueras point* ».

Veut-on une preuve que le public potentiel est bien plus large que celui des lecteurs avertis ? La bande dessinée s'y est mis. Et en grand. Les piles de Largo Winch ou de IRS en attestent. Les titres de séries parlent d'eux-mêmes : « Section financière », « Les Coulisses du pouvoir », « Trust », « Diamants »...

« Les Echos », qui avaient déjà participé au phénomène en publiant en feuilleton une aventure d'IRS (Internal Revenue Service) dès l'été 2002, récidivent cet été avec « La Chute d'un trader », premier tome d'une série intitulée « Dantès » (le clin d'oeil à Alexandre Dumas est volontaire). Son scénariste, Philippe Guillaume, est bien connu des lecteurs des « Echos » comme chroniqueur savant de la bande dessinée, mais aussi comme chef de service des pages Marchés. Et c'est dans cet univers-là qu'il nous entraîne.

L'histoire débute lors d'un « bal du Millénaire de la finance », en mai 2000. Puis un flash-back va nous ramener au mini-crack du 16 octobre 1989, à des histoires de spéculation plus ou moins malencontreuses sur le Matif, qui pourraient rappeler à certains lecteurs les vieilles affaires Cogema et autres. Pour Philippe Guillaume, ce n'est pas « *une manière de faire du journalisme autrement* », mais « *une vraie fiction* ». Autrement dit, il pense - et son éditeur avec lui - que l'univers des marchés et les gens qui y travaillent peuvent passionner les lecteurs au même titre que celui des policiers, des espions ou des cow-boys. Cette fiction, comme la plupart des autres BD évoquées, joue à fond la carte du réalisme. La maniaquerie du détail vrai n'atteint pas celle de Black et Mortimer, mais le vraisemblable est partout, « *même dans les niveaux du CAC 40* ». Car c'est le réalisme de toutes ces fictions qui séduit.

Du roman à la BD, tous ces ouvrages d'« économie-fiction » nous parlent pourtant du réel et du présent. Ils ne cherchent leur inspiration ni dans le passé ni dans l'avenir (contrairement à la « science-fiction »). A ce titre, tous ces auteurs sont bien des enfants de Zola, même s'ils ne se réclament pas tous de son naturalisme. Ils s'inscrivent d'ailleurs dans une préoccupation qui agite les milieux littéraires. Ce rapport de la littérature au réel était le thème des assises internationales du roman fin mai-début juin à la villa Gillet, à Lyon.

La démarche des « insiders »

Les écrivains professionnels n'en restent pas moins relativement rares parmi les auteurs d'« économie-fiction ». On nous a bien signalé « Classement vertical », de Patrick Villemin, et il faudrait lire « Portrait de l'écrivain en animal domestique », par Lydie Salvayre. Mais Philippe Sollers met le doigt sur un gros problème : le temps de documentation qu'il faut à un écrivain pour s'imprégner suffisamment de cet univers qui nous est familier. Philippe Guillaume souligne d'ailleurs que plusieurs scénaristes de BD viennent d'un univers professionnel (entreprise, cabinet d'avocats...) qui leur a donné une connaissance intime du cadre dans lequel ils situent leurs fictions.

Du coup, un champ s'ouvre à des cadres, entrepreneurs... ou chômeurs rêvant d'écriture qui s'expriment « de l'intérieur ». Les cursus universitaires comportent suffisamment de culture générale pour laisser d'autres intérêts que la comptabilité analytique. Qui, parmi nous, parmi vous, n'a pas une envie plus ou moins diffuse d'écrire un roman un jour ? La démarche des « insiders » qui se sont lancés (Flore Vasseur, Guy Tournaye, Tancred Alexandre...) s'apparente à une forme d'autofiction, dont le sujet n'est pas directement leur moi, mais leur environnement professionnel.

De la fiction à la réalité

Pour Philippe Sollers, « *écrire suppose une prise de distance critique* ». La « *fable politique* » que nous propose son poulain Guy Tournaye se veut

effectivement très critique, à la limite de l'essai, « *le matériau fictionnel faisant effet de révélateur* ». En poussant les situations à leur limite caricaturale (entretiens à l'ANPE, etc.), il cherche à montrer, mieux qu'un document, que notre conception du travail n'est plus tenable.

Ecrire sur son vécu suppose une certaine forme d'interrogation, voire de doute. Pas forcément une position radicalement critique. Flore Vasseur, tout en décrivant avec férocité l'entreprise et ses travers, termine ses interviews par une motion de confiance à l'entreprise, point de passage obligé vers une économie différente. Tancrède Alexandre décrit, avec l'exhaustivité d'un entomologiste racontant la vie d'une fourmilière, le monde sans pitié de la reprise d'entreprise, mais il cherche plus à « faire comprendre » qu'à dénoncer des processus qui lui semblent nécessaires.

Evidemment, l'existence de cette littérature interpelle la presse et les journalistes. Comme par hasard quand un journaliste apparaît (dans « OEuvre à la financière » ou dans « Le monde est à nous »), il n'a pas le beau rôle. La fiction permettrait de rendre compte de ce dont nous ne parlons pas ou d'être plus proche du réel que nos enquêtes. Sans compter que c'est plus agréable à lire. C'était la logique à l'oeuvre dans le « nouveau journalisme » ou « narrative journalism » à l'américaine.

Quand des journalistes comme Sophie Coignard s'y mettent, quelles sont leurs motivations ? Elle trouve, dit-elle, dans le passage à la fiction une forme de libération. Elle échappe aux fastidieuses précautions juridiques et aussi à l'ennui. Nous finissons tous par trouver extraordinairement répétitifs les travers des puissants ou des escrocs dont nous suivons les aventures. Passer à la fiction permet de « condenser » les personnages et les situations rencontrées, d'éliminer tout ce qui est moins romanesque, pour créer des « archétypes ». D'où ce petit côté « James Bond » du dernier roman de Coignard et Wickham. Bien que les auteurs se soient inspirés de beaucoup d'éléments réels, tout semble un peu excessif... mais se lit avec entrain et amusement. Pour mettre en scène les personnages et les situations de cette incroyable jet-set, les auteurs ont trouvé une trame simple, mais très efficace : une héritière, jeune, pure - elle travaillait pour une ONG - mais pas totalement naïve, hérite de son père la majorité du capital d'un grand laboratoire pharmaceutique. Elle décide - ce qui n'est évidemment pas prévu par « l'entourage » - de prendre la tête de l'entreprise et pose des questions gênantes sur les effets secondaires du « block-buster » maison. On imagine que tout cela ne se passe pas tout seul.

On sort de la lecture de tous ces livres épaté et... un peu effrayé par l'efficacité de la fiction. Aurélie Filippetti (par ailleurs élue députée de la Moselle le 17 juin dernier) est l'auteur de « Les Derniers Jours de la classe ouvrière », un travail « *sur une matière brute qui était la mémoire familiale* ». Elle se dit dans un texte récent « *un peu effrayée par la puissance de représentation du roman, puissance quasi-totalitaire* ». De même que les « informations » plus ou moins vérifiées qui circulent sur Internet, l'« économie-fiction » - et plus généralement le « docu fiction » - pose

quantités de questions insolubles sur la réalité de « l'information » qu'elle véhicule et les manipulations auxquelles elle pourrait servir.

L'actualité judiciaire nous donne un premier avant-goût possible de l'étape suivante. L'Opus Dei, qui n'avait pas attaqué, souligne-t-elle, « Da Vinci Code », a décidé de se reconnaître dans un livre qu'elle qualifie de « fiction journalistique » et d'attaquer, « Camino 999 », roman de Catherine Fradier. Autrement dit, la réalité tente de rattraper la fiction. A suivre.

JEAN-CLAUDE HAZERA

Les livres

- « **La Chute d'un trader** », BD, premier tome de la série « Dantès », par Philippe Guillaume, Pierre Boisserie (co-scénaristes) et Erik Juszezak (dessinateur).

A paraître le 14 septembre

chez Dargaud. 9,80 euros. Pré-publication dans « Les Echos » du 16 juillet à fin août.

- « **OEuvre à la financière** »,

par Tancredi Alexandre, Thélès, 500 p., 19,90 euros.

- « **Radiation** », par Guy Tournaye, Gallimard, 120 p., 12,50 euros.

- « **Le monde est à nous** »,

par Sophie Coignard et Alexandre Wickham, Fayard, 365 p., 20 euros.

[Tous droits réservés - Les Echos 2007](#)